

acheter à meilleur marché qu'ils ne peuvent produire eux-mêmes, et, quelquefois, il semble en être ainsi; mais, dans le calcul, il y a autre chose à mettre en compte pour le coût d'élevage de la vache, que la valeur en argent du lait et du foin qu'elle a mangé. Elle a converti une certaine quantité de nourriture en fumier; et un fumier qui servira à rendre les phosphates aux pâturages, d'où les vaches laitières prennent plus, en proportion, chacune, que le jeune bétail; mais je parlerai plus au long de cette question des phosphates, plus tard. Quand un producteur de lait va ailleurs pour acheter des vaches, ou des génisses pour en faire des vaches, il doit les acheter avec le profit de son lait; et, où ont été les profits de la laiterie depuis quelques années? Si mon opinion vaut quelque chose, ils se sont trouvés du mauvais côté du Grand Livre. Les cultivateurs se plaignent que leurs pâturages se détériorent, et, aussi longtemps qu'un homme s'en tiendra à la production du lait seulement, il doit s'attendre à cela; et il doit s'attendre aussi, car la science l'a démontré que ses pâturages s'appauvriront beaucoup plus vite, en fournissant la nourriture d'un troupeau de vaches laitières, que s'il était pâture par un troupeau composé, partie de vaches laitières, et partie de jeune bétail, de quelques moutons, poulains, etc. Le jeune bétail fournira plus tard vaches et taureaux, et occasionnellement aussi un bœuf pour le boucher. Ses moutons fourniront la famille de chaussons, de bas et de flanelle; et il n'en faut pas beaucoup pour lui fournir ses habits de chaque jour; ses agneaux les plus précoces valent de l'argent en juillet, et ceux venus plus tard, en septembre. Outre tous les avantages énumérés, le troupeau offre encore celui de tondre plus également le pré, qu'un troupeau de vaches qui recherchent toujours la même espèce de nourriture, quelques parties du pâturage, riches en phosphates, étant rasées par lui, à nu, tandis que les autres parties restent couvertes d'une masse de verdure grossière, qu'aucun animal ne voudra manger.

J'ai avancé l'assertion que nous avons porté trop loin la production du lait, dans les années passées, et je vais essayer de la prouver; mais on devra me permettre de traiter aussi la question du grain, non pas que j'aie quelque crainte de ne pouvoir faire ma preuve sans cela, mais parce que je la considère comme faisant partie de la question discutée; si nous élevons du bétail, nous devons cultiver du grain pour le nourrir.

D'abord, jetons un regard rétrospectif sur une période de vingt ans, et voyons combien de cultivateurs parmi nous, depuis dix à vingt ans, ont eu pour pratique de tuer tous leurs veaux, quelques-uns poussant même la chose assez loin, pour ne donner qu'à regret, le lait nécessaire à la nourriture d'un pauvre agneau sans mère. Le beurre valait beaucoup, et on tirait des laiteries tout ce que l'on pouvait en retirer, souvent même aux dépens de ces mêmes laiteries. En effet, les vaches ne durent pas longtemps, et plus d'un cultivateur s'est trouvé, avant de s'en être aperçu, et à son détriment, en face d'un troupeau de vieilles vaches, sans jeune bétail pour les remplacer, et cela, au lieu d'un troupeau de belles vaches, pouvant faire l'orgueil d'un cultivateur, quelques années auparavant, mais pas maintenant; la conséquence en est qu'il doit prendre sur les produits de la laiterie, et partir pour "les paroisses canadiennes-françaises," ou aller chez ses voisins, chercher leurs rebuts.

Les effets de ce système sont faciles à constater aujourd'hui dans nos laiteries; car qui niera qu'elles ne sont pas aujourd'hui à la même hauteur qu'il y a quinze ans. Nous nous sommes rejeté sur le sang Ayrshire et Jersey, espérant par ce moyen retrouver ce que nous avons perdu; mais si toutes mes vaches d'aujourd'hui étaient semblables à dix de celles que j'avais, il y a vingt ans, je pourrais me moquer de tout le bétail de sang du pays, en ce qui concerne la production du

beurre. J'en ai perdu la race pour m'être borné à la production du lait seulement; et, bien que j'emploie tous les moyens qui sont à ma portée pour la retrouver, je crains bien qu'il s'écoule bien du temps avant que je puisse remettre mon troupeau sur le pied sur lequel il devrait être. Et maintenant, à propos de nos pâturages, qui niera qu'ils ne se sont pas appauvris, pendant les dernier vingt ans? J'ai déjà dit une fois, auparavant, ce que je considérais être la cause de cet appauvrissement, mais il y a lieu de le répéter; nous leur avons enlevé plus, par notre système de "la production du lait seulement," que nous ne leur avons rendu, et, par ce système, nous leur avons rendu moins, beaucoup moins, que nous leur aurions rendu par le système de la production du lait, combinée avec l'élevage du bétail.

Je vais peut-être être rappelé à l'ordre en m'écartant un peu de la question, mais je vais risquer de le faire, dans le but d'appliquer ce que j'appellerai un remède à l'appauvrissement de nos prés. Nous devons élever plus de bétail, et cultiver plus de grain, et rendre par ce moyen à nos terres, le plus de phosphates possible. Labourez et ré-ensemencez là où c'est praticable, et si nous ne pouvons atteindre notre but assez vite par ce moyen, nous devrions faire comme nos cousins anglais d'outre-mer, "appliquer des phosphates au moyen des os."

Mais, pour revenir à la question, je ne crois pas avoir fini de développer les avantages du système de la production du lait, combinée avec l'élevage du bétail, sur celui de la seule production du lait; loin de là, le sujet semble presque indépuisable, mais je vais le laisser de côté, pour le présent, et prendre en considération la culture du grain, dans ses rapports avec la question qui nous occupe. Ça été une pratique commune aux cultivateurs, dans mon district, dans leur ambition de faire produire le plus possible à leurs laiteries, de cultiver moins de grain pour leurs animaux et pour eux-mêmes, qu'ils n'avaient coutume de le faire. "Descendré à la station de chemin de fer pour de l'avoine" est devenu l'usage ordinaire: bien qu'il ait été moins communément mis en pratique ces deux ou trois dernières années, par suite, sans doute, de la dureté des temps: mais cela ne change rien au principe, qui est essentiellement mauvais. Le propriétaire d'une ferme à la campagne, qui ne produira pas, par une culture bien entendue, tout le grain nécessaire à la consommation des hommes et des animaux de la ferme, tout en lui conservant sa fertilité, je dirai plus, tout en *augmentant sa fertilité*, fera mieux de suivre le conseil d'Horace Greely, et "*d'émigrer à l'Ouest.*" Acheter de l'avoine est mal, mais il y a au moins, dans cette transaction, une fiche de consolation, nous ne l'importons pas; l'argent que l'on paye pour, va à nos voisins, dans les comtés avoisinants, à l'ouest et au nord-ouest de chez nous. Pouvons-nous en dire autant de l'argent que nous payons pour la farine? Avons-nous quelque chose à envoyer à l'ouest pour compenser l'immeuse vide que nous produisons dans nos ressources, par le montant d'argent que nous payons, pour ce seul article de consommation, la farine? Aurions-nous autant à leur envoyer, en compensation, que nous ne serions pas mieux, car ils n'en ont pas besoin. Pendant que nous regardions "l'Ouest" comme une région sauvage, bonne tout au plus pour des sauvages, ils se sont tenus prêts à saisir la chance. Tandis que nous nous disions qu'ils viendraient à faire quelque chose, en vieillissant, ils nous ont dépassés, au moyen de leurs longues enjambées de l'ouest, pendant que nous étions endormis; et, je dois le dire, bien que j'en éprouve du chagrin, ils sont en avant de nous d'au moins cinquante ans, par leur esprit d'entreprise. Nous pourrions garder chez nous le montant d'argent que nous envoyons à l'ouest, chaque année, pour acheter de la farine, si chaque cultivateur cultivait son propre blé, car il n'y a pas une ferme sur vingt dans tous les Cantons de l'Est, qui ne pourra pas produire assez de blé pour la consommation